



Vue de l'exposition Anna Boghiguian. *Promenade dans l'inconscient*, Carré d'Art, Nîmes, 2016.
Courtesy de l'artiste et galerie Sfeir-Semler, Beyrouth/Hambourg.

LES CONVULSIONS NOMADES

D'ANNA BOGHIGUIAN

On sait peu de choses sur la vie et l'œuvre d'Anna Boghiguian, tant la trajectoire de cette artiste d'origine arménienne, née au Caire en 1946, demeure insaisissable. Véritable nomade, elle parcourt le Moyen-Orient, l'Europe, l'Amérique et l'Asie depuis les années 1970, sensible aux rumeurs des villes, aux convulsions du monde. Restée volontairement en marge du marché de l'art pendant près de trente ans, elle nous offre avec *Promenade dans l'inconscient* sa première exposition personnelle dans une institution européenne. L'occasion de découvrir les paysages, les histoires et les récits qui nourrissent son œuvre, et dessinent ainsi une cartographie du globe.

PAR FRANÇOIS SALMERON

Anna Boghiguian. Promenade dans l'inconscient

CARRÉ D'ART, MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE NÎMES

DU 14 OCTOBRE 2016 AU 19 FÉVRIER 2017

Commissariat : Jean-Marc Prévost



Anna Boghiguian grandit dans une Égypte en pleine mutation qui, au lendemain de la défaite des troupes allemandes en 1942 à El-Alamein, tente de s'émanciper définitivement du protectorat anglais. La présence persistante des forces coloniales – qui contrôlent encore le Canal de Suez – et la déroute égyptienne lors de la première guerre israélo-arabe (1948-1949) affaiblissent le régime monarchique, bientôt renversé par Nasser, au profit de l'établissement d'une république (1953). Mais si l'œuvre d'Anna Boghiguian reste marquée par l'impérialisme et les soubresauts politiques de son pays, elle est influencée au même titre par les réalisations surréalistes du groupe égyptien Art et Liberté qui, de 1938 à 1948, milite justement en faveur de réformes politiques, culturelles, et dénonce, sous l'impulsion du poète Georges Henein, la domination coloniale anglaise ou le nationalisme égyptien. Mêlant langage littéraire et formes plastiques, le creuset d'Art et Liberté se retrouve dans les dessins, tableaux ou installations d'Anna Boghiguian entrelaçant écriture et graphisme, comme en témoigne la toile *Mapping the Ear*, acquise par le Carré d'Art de Nîmes, où des bribes de phrases s'enroulent autour d'une oreille attentive aux bruissements du monde.

Une œuvre majoritairement perdue

Diplômée en sciences politiques et économiques à l'Université américaine du Caire en 1969, Anna Boghiguian adopte dès sa jeunesse un mode de vie nomade. Elle étudie tout d'abord l'art et la musique à Montréal dans les années 1970, et ses premières œuvres, aujourd'hui perdues, mélangent dessins, collages et textes dans des carnets qui retracent ses pérégrinations. Mais loin d'être un simple journal de bord, l'artiste révèle que ces croquis lui permettent de « faire partie » des lieux qu'elle traverse, comme pour mieux s'en imprégner, et les comprendre. Travaillant aussi à partir de journaux, Anna Boghiguian en extrait des images, des annonces, des mots, pour recomposer librement des histoires. Si ce procédé évoque les collages dadaïstes, les montages surréalistes, ou les *cut-up* des écrivains beat, l'œuvre d'Anna Boghiguian se définit surtout comme une poésie visuelle, une narration : « Mon principe de pensée

vient de la forme du récit, explique-t-elle. Les histoires se forment et après je les dessine. C'est une manière de raisonner et de voir les choses. »

En Amérique, l'artiste découvre le magazine *Interview* d'Andy Warhol, qui devient le nouveau support de ses collages, puis, admirative de la force expressive des toiles de Jackson Pollock, elle se lance dans la peinture abstraite. Hélas, il ne nous reste plus aucune trace de ces travaux... La plupart des collages, conservés dans un rouleau, sont égarés lors d'un voyage en bus aux États-Unis. Le reste est définitivement perdu lorsqu'on lui dérobe ses valises dans un train, en Yougoslavie. Enfin, ses toiles sont ravagées par un dégât des eaux dans son appartement et, au cours de son premier voyage vers l'Inde en 1980, elle perd un nouveau carnet de dessins à la frontière afghane. Alors que ces croquis se lisent comme une cartographie des villes et des flux migratoires qu'elle rencontre, Anna Boghiguian se passionne bientôt pour l'Asie du Sud-Est (Vietnam, Laos, Cambodge, Indonésie). Fascinée par les jeux d'ombres chinoises, elle intègre dans ses scénographies des figurines théâtrales. Des silhouettes cartonnées se succèdent d'ailleurs autour d'une grande voile, déployée comme un rideau, dans la seconde salle de l'exposition du Carré d'Art.

Poésie et éditions

Dans les années 1980, l'artiste représente désormais ce qu'elle appelle des « voyages intérieurs » ou des « voyages dans l'esprit », qui retranscrivent son goût, à l'instar des surréalistes, pour l'inconscient, la littérature, la poésie ou la mythologie (Œdipe et Antigone, notamment). Mais une nouvelle fois, on apprend que quasiment plus rien ne subsiste de cette période. Car jusque-là, Anna Boghiguian reste à la marge de toute structure (galerie, musée ou collection) qui pourrait stocker, répertoire ou montrer son travail. « La meilleure chose est de ne pas avoir fait d'expositions et d'avoir pu garder mon travail pour l'exposer à l'âge de 70 ans », annonce-t-elle étonnamment, indifférente à toute forme de succès, de visibilité ou de reconnaissance officielle.

Au Caire, au milieu des années 1990, Anna Boghiguian rencontre Bruno Roy, fondateur des éditions Fata Morgana. Séduit par ses dessins, il lui propose d'illustrer les



1. *Guilt Machine*. 2013, techniques mixtes, 192 x 95 x 40,5 cm. Courtesy de l'artiste et galerie Sfeir-Semler, Beyrouth/Hambourg.
 2. Vue de l'exposition *Tagore's Post Office*, NGBK, Berlin, 2014. Courtesy de l'artiste et galerie Sfeir-Semler, Beyrouth/Hambourg.
 3. Rateb Seddik. *Sans titre*. Vers 1940, huile sur bois, 120 x 220 cm. Musée Rateb Seddik, Le Caire.

recueils du poète grec Constantin Cavafy et du futuriste italien Giuseppe Ungaretti, qui vécurent tous deux en Égypte. En tant qu'auteure, elle publie *Images du Nil* (1999) et *Images du Gange* (2003) en trente exemplaires limités, peints à la main. Lieux de rites légendaires, symboles de l'écoulement du temps, de voyages et d'échanges entre communautés, les deux fleuves apparaissant comme un leitmotiv dans l'œuvre d'Anna Boghiguiian, ne serait-ce que par simple évocation, comme lorsqu'elle déploie une voile de felouque, petite embarcation originaire du Nil, dans le hall d'entrée du Carré d'Art de Nîmes.

Une consécration tardive

Repérée par Catherine David, suivant de près le développement de la scène artistique au Moyen-Orient, l'œuvre d'Anna Boghiguiian est présentée pour la première fois en Europe lors de l'exposition collective *Contemporary Arab Representation* au musée Witte de With de Rotterdam, en 2003. Depuis, Anna Boghiguiian apparaît

dans les plus grandes manifestations d'art contemporain. Jean-Marc Prévost, directeur du Carré d'Art de Nîmes, remarque ses dessins à la dernière documenta de Kassel (2012), avant de véritablement découvrir son univers dans une grande exposition personnelle chez Sfeir-Semler, galerie installée à Beyrouth, en 2014. Exposée à la FIAC 2016, Anna Boghiguiian participe entre-temps à la Biennale de Venise, où elle remporte le Lion d'Or avec le pavillon arménien à l'occasion du centenaire du génocide, et à la Biennale d'Istanbul, où son installation *Salt Traders* fait sensation en évoquant le commerce du sel, et les déplacements de populations que le colonialisme et l'esclavagisme provoquent au cours de l'histoire.

Pour préparer son exposition au Carré d'Art, Anna Boghiguiian a suivi son mode de travail habituel. Elle s'installe à Nîmes pendant trois mois, s'intéresse à la culture et à l'histoire locales, glane des matériaux çà et là (tissu, carton, bois, sable, cire), produit sur place la plupart des œuvres qui seront exposées, et réalise ainsi un portrait de la ville. L'oreille, omniprésente dans les premières toiles de l'exposition, témoigne de la curiosité et de l'écoute dont elle fait preuve à l'égard de son environnement, assimilant tout ce qui l'entoure – alors qu'en réalité, l'artiste souffre de surdité. Ses recherches la mènent à établir une connexion inattendue entre ses propres racines et le blason de Nîmes, sur lequel apparaissent un crocodile et un palmier. Symboles de l'Égypte ancienne, ces figures font écho à l'histoire romaine et à la bataille navale d'Actium (31 av. J.-C.), contée par le poète Cavafy, qui vit Octave triompher d'Antoine et Cléopâtre. Pour célébrer sa victoire, Octave, qui instaurera l'Empire et se fera appeler Auguste, remercie ses troupes en leur offrant des terres, celles-là même qui verront naître Nîmes.

« Le mouvement du monde »

Si *Promenade dans l'inconscient* relate les origines de la ville, Anna Boghiguiian déroule une véritable frise, doublée d'un long poème, illustrant les épisodes marquants de son évolution et, plus généralement, « le mouvement du monde », selon ses propres dires. Des saynètes théâtrales



Sans titre. 2013, peinture et crayon sur papier, 42 x 29,8 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie Sfeir-Semler, Beyrouth/Hambourg.



Vue de l'exposition Anna Boghiguan. *Promenade dans l'inconscient*, Carré d'Art, Nîmes, 2016.
Courtesy de l'artiste et galerie Sfeir-Semler, Beyrouth/Hambourg.

inspirées de l'Asie représentent donc les navires, les légions, les dieux romains et le dernier voyage de Cléopâtre sur le Nil. Puis l'artiste évoque les guerres de religions qui déchirent Nîmes, cité protestante, au XVI^e siècle, et l'essor de l'industrie textile dans la ville à partir du XVIII^e. Le coton, venu des colonies, est transformé dans les usines en tissu « denim », préfigurant le blue-jean américain de Levi Strauss, dont s'empare d'ailleurs Anna Boghiguan pour dessiner un palmier – ou une colonne vertébrale de crocodile, on ne saurait se décider – sur une grande voile. Des cartographies esquissent les transits des cargos, des matières premières, des marchandises et de la main-d'œuvre à travers les océans. Mais tous ces événements et ces récits ne font que refléter l'état de crise du monde actuel : crispations politiques, tensions religieuses, impérialisme économique, flux de populations d'un continent à un autre. Et à destination de ce périple, un jardin de palmiers, de papyrus et de ruches voit planer des oiseaux en papier mâché. Allusion au cadeau d'Auguste à ses soldats comme au paradis terrestre, le jardin dessine l'espace d'un monde nouveau – et meilleur –, celui que visent idéalement migrants et voyageurs. Une maison trône au milieu des plantes luxuriantes, délimitant un espace étanche aux convulsions du monde, à ses violences, à ses révolutions.

Les murs du foyer, couverts de ruches et de citations d'alchimistes, nous suggèrent justement que l'histoire et la vie ne forment qu'un cycle – un cycle où tout est lié, et où chaque élément se change en un autre. La maison d'Anna Boghiguan matérialise enfin ce qu'elle nomme, à l'instar de Jung, un « inconscient collectif », un espace mental abritant des formes archaïques, des cultures ancestrales, des valeurs partagées, qui traversent le temps et peuplent en se mêlant encore nos imaginaires. ■

ANNA BOGHIGUIAN EN QUELQUES DATES

Née en 1946 au Caire. Vit et travaille entre le Caire et le reste du monde.
Représentée la galerie Sfeir-Semler, Beyrouth/Hambourg.

Sélections d'expositions

- 2015 • *Cities by the Rivers*, SBC Gallery of Contemporary Art, Montréal, Canada
- Pavillon arménien, Biennale de Venise
- 2014 • *Anna Boghiguan, I heard of myths but I understood I have to free myself from it but how, when, and where*, Sfeir-Semler Gallery, Beyrouth
- *Here and Elsewhere*, New Museum, New York
- *Tagore's Post Office*, NGBK, Berlin
- 2012 • *dOCUMENTA (13)*, Cassel
- 2007 • Biennale de Thessalonique (cur. Catherine David), Thessalonique
- 2003 • *Contemporary Arab Representation*, Rotterdam / Barcelone / Umea / Grenade